

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire , prédication pour l'Oratoire du Louvre le 13 avril 2025.

« À la suite du bon berger »

Jean 10 : 7-11

Jésus leur dit encore : Amen, amen, je vous le dis, c'est moi qui suis la porte des moutons. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des bandits ; mais les moutons ne les ont pas écoutés. C'est moi qui suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, abattre et détruire ; moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance.

C'est moi qui suis le bon berger. Le bon berger se défait de sa vie pour ses moutons.

Jean 12 : 12-19

Le lendemain, la grande foule qui était venue pour la fête entendit dire que Jésus venait à Jérusalem ; les gens prirent des branches de palmiers et sortirent au-devant de lui, en criant : Hosanna !

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël. Jésus trouva un ânon et s'assit dessus, selon ce qui est écrit : N'aie pas peur, fille de Sion ; ton roi vient, assis sur le petit d'une ânesse.

Ses disciples ne comprirent pas cela tout d'abord ; mais quand Jésus fut glorifié, alors ils se souvinrent que cela était écrit à son sujet, et qu'ils avaient fait cela pour lui.

La foule qui était avec lui quand il avait appelé Lazare du tombeau pour le réveiller d'entre les morts lui rendait témoignage. C'est pourquoi la foule vint au-devant de lui : elle avait entendu dire qu'il avait produit ce signe. Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Vous voyez que vous n'y pouvez rien : le monde s'en est allé à sa suite !

Aujourd'hui avec ce premier culte de la semaine pascale, nous entrons dans ce chemin si important que les premiers disciples du Christ se disaient : « disciples de la Voie ». Nous sommes donc, des siècles après eux, sur le chemin à la suite de Jésus. Même si nous ne savons pas toujours précisément à quoi nous nous engageons quand nous marchons sur ce chemin que Jésus a ouvert devant nous avec son enseignement, sa mort et sa vie éternelle dans la résurrection. Dans cet Évangile de Jean, l'adversité est très présente et le berger de cette parabole semble entouré d'adversaires. L'image du berger n'est pas une innovation de cet Évangile. La figure du berger est une figure récurrente dans le Premier Testament. Dans le Livre d'Ezéchiel, par exemple, voici la parole qu'on attribue à Dieu lui-même et qui demande justice de façon très dure pour son troupeau : « *Ainsi parle le Seigneur Dieu : Je m'oppose aux bergers ! Je leur réclamerai mon troupeau, je ne les laisserai plus paître mon troupeau, pour que les bergers ne se repaissent plus eux-mêmes. J'arracherai mon troupeau de leur bouche, et il ne sera plus une proie pour eux* ». (Ez 34 : 10)

Il semble bien que Jésus soit mis en situation par l'Évangéliste de prendre le même engagement pour ses moutons. Il est lui-même présenté comme étant le berger d'Israël, qui garde loin des prédateurs un troupeau lequel, cette fois, n'a pas écouté les bandits et les voleurs et attend celui qui le guidera honnêtement. Plus loin, dans l'Évangile, le bon berger est différencié des gardiens intérimaires qui sont loués pour garder un troupeau qui n'est pas à eux. Jésus est donc présenté, dans ce contexte, comme le lieutenant de Dieu sur terre ; il est affirmé ici par l'Évangile de Jean comme celui qui détient le troupeau, le Dieu attentif à son peuple. Mais là où l'Évangile innove, c'est quand il utilise l'image de la porte pour parler de ce bon berger.

Quelle est cette porte qui protège le troupeau ? À quelle réalité s'attache cette image symbolique ? Plusieurs références aux élevages d'alors peuvent nous éclairer, le bon berger est comparé, non pas à la porte des bergeries de villages qui sont fermées à clé la nuit pour garder tous les troupeaux de la communauté, mais plutôt à la porte que devient le bon berger lui-même

quand il se couche dans l'ouverture des enclos en pierres qui renaient les brebis durant les veilles de la nuit dans les pâturages. Couché là, le bon berger s'expose aux prédateurs et donne son corps comme barrière à toute violence qui pourrait être faite à son troupeau.

L'Évangile va plus loin encore avec l'image de la Porte des brebis. Cette porte est, à Jérusalem, celle par laquelle les moutons et les agneaux entraient pour les sacrifices. Placée en face du Mont des oliviers, elle était sans retour pour les animaux qui allaient être sacrifiés au temple comme offrandes pour obtenir le pardon des péchés des hommes, et acheter ainsi la paix entre Dieu et les humains.

Jean transforme cette porte sinistre pour les animaux sans défense, en une porte par laquelle désormais, ils peuvent entrer et sortir, aller et venir, sans peur de mourir.

Jésus est la Porte des brebis vivantes, et c'est un tournant décisif pour la foi de celles et ceux qui ont choisi de le suivre : les gens de la Voie : le récit ici abolit tout sacrifice. En effet, après la mort de Jésus, tué pour avoir défendu sa vision pacifique et juste de la foi, l'Évangile de Jean démontre que le sacrifice n'est plus nécessaire pour être en paix avec Dieu. Alors que le temple a été détruit, les écrivains de cet Évangile sont devant un défi important, ils doivent réinventer un monde religieux pour remplacer celui qui s'est écroulé. Au moment de l'Écriture de l'Évangile de Jean, la diaspora des Judéens loin de la ville sainte a sonné le glas de la religion sacrificielle du temple et la crucifixion de leur prophète qu'ils identifiaient au Messie venu les libérés à définitivement fait taire tout espoir de libération concrète du peuple d'Israël.

Alors les écrivains de l'Évangile de Jean vont relire Ezéchiel, le prophète de l'exil à Babylone, le voyant de la ville sainte, Jérusalem, dont le plan est tracé au cordeau et qui peut être reconstruite grâce au grand architecte d'airain qui lui montre que le temple a gardé toute sa signification et que ses mesures symbolisent encore quelque chose pour la pratique des croyants.

Mais pour l'Évangile de Jean, Jésus est la nouvelle Porte des brebis et le berger d'un peuple

nomade, que les fresques égyptiennes représentent monté sur les ânes et qui, d'âge en âge, reviennent de leurs exils successifs sans que jamais leur Dieu ne les abandonne.

Jésus est la figure de celui qui se défait de sa vie pour celles et ceux dont il a la responsabilité. Il entre sur un âne, tel le roi David, le bien-aimé de Dieu, dans la ville qui n'a déjà plus le même rôle pour ceux qui écrivent le récit symbolique des derniers jours de Jésus. Les murailles et les portes de la ville de David sont déjà différentes, elles laissent déjà entrer la vie alors même que Jésus est décrit comme l'agneau qu'on mène au sacrifice. C'est un Dieu de la vie qui est ici à l'œuvre, et Jésus va le démontrer en allant jusqu'au bout de son chemin pour mieux renaître.

Est-ce cette voie dans laquelle nous sommes enjoint à nous engager ? Un règne nouveau a commencé à partir du moment où un homme a décidé de ne pas laisser tomber ses disciples et l'a payé de sa vie. Pour toutes celles et ceux qui lui ont fait confiance, qui ont suivi son enseignement, Jésus ne se reniera pas. Il ne se défilera pas, il installera un nouveau règne dans la ville de ses ancêtres, un règne où la prophétie s'incarne, où les promesses s'accomplissent, où le maître est digne de la confiance de ceux qui le suivent.

Confiance, justice et accomplissement d'une promesse de libération ? Tout cela semble tellement idéaliste dans notre actualité ! N'est-ce pas un mirage, que cette scène dans laquelle un homme s'engage pour le bien d'une foule qui ne comprend pas encore la portée de son acte ? Pouvons-nous croire aujourd'hui à ce récit merveilleux qui nous prouve que l'être humain peut être héroïque pour le bien de tous en donnant sa propre vie pour acquérir la liberté de tous ?

Au moment où nous n'entendons que menaces de guerre, que défense d'intérêts financiers sans mesure, alors que les volontés individuelles de quelques prédateurs semblent pouvoir l'emporter sur le bien commun et le dialogue entre tous, comment croire à cette figure d'homme engagé pour tous les autres jusqu'à l'oubli de soi ? Et la foule qui le suit, comprend-elle qui elle suit vraiment ?

Mais le Christ qui entre ce jour-là à Jérusalem, dans la ville où règne alors la corruption et le marchandage le plus cynique avec les consciences des pèlerins venus pour expier des fautes dont on les a convaincus pour qu'ils payent et qu'ils engraisent ceux qui se repaissent de la culpabilité des plus faibles ; ce Christ est sauveur parce qu'il ouvre un horizon pour toutes celles et ceux qui ont besoin d'être soulagés du poids qu'on leur fait porter indûment. Jésus est le Christ parce qu'il rompt définitivement avec les trafics de l'emprise et de l'inégalité. Il rompt avec le mensonge qui permet de faire plier le genou à celles et ceux qui pensent qu'ils n'en font jamais assez pour être aimables et aimés de Dieu. Il libère ce peuple des manipulations qui les accablent. Il met fin à la théologie sacrificielle qui endettait le peuple, ce troupeau sans défense qui finissait par être livré aux loups. N'est-ce pas d'actualité ?

À la suite de quel libérateur marchons-nous dans nos vies ? En qui plaçons-nous notre confiance ? Dans quel discours mettons-nous notre crédit ? Nous entendons à longueur de journée les paroles outrancières des prophètes de malheur de notre temps, qui renient toute justice et tordent le cou à toute vérité.

Des mots, tout cela me direz-vous ? Mais si nous ne prenons jamais au sérieux les mots qui caractérisent notre humanité, alors comment nous orienterons-nous et que serons-nous capables de dire à notre tour pour désamorcer la violence que masque ces mêmes mots ? Comment pourrions-nous dénoncer le mensonge et débusquer les voleurs et les brigands de notre époque qui mènent des troupeaux entiers à leur perte ?

Bien sûr, les mots ont de l'importance, même quand ils sont suivis de reculades comme nous le voyons en ce moment même dans la politique internationale d'États dits modernes et démocratiques. Les mots sont notre bien commun et les incarner a encore un sens aujourd'hui.

Combien de prophètes de la liberté croupissent dans des geôles parce qu'ils ont osé parler ? Combien de chrétiens modernes, aujourd'hui encore, sont réduits au silence par la torture et par la mort comme Jésus le fut en son temps, à cause de mots que la pseudo justice de quelque dictature théocratique qualifie de blasphème ? L'entrée du juste qui va mourir dans sa ville sainte, nous montre que les porteurs de libertés d'aujourd'hui qui n'hésitent pas à s'engager pour que tout un peuple puisse vivre libre, sont en danger quand ils redonnent espoir à tous. Ils sont les cibles aujourd'hui comme hier de ces voleurs et de ces brigands dont parle l'Évangile de Jean, ceux dont les systèmes de mensonges permettent de vivre tranquilles aux dépens de tous les autres. Mais si le mal ne change pas en plus de deux mille ans, le bien lui, résiste toujours malgré tout et la vie triomphe de ces forces de mort.

C'est ce que l'Évangile nous annonce aujourd'hui : en reconnaissant celui qui avait redonné la vie à Lazare, la foule décourage ceux qui voudraient bien que ce juste n'existât pas, qu'il ne fût jamais entré par cette porte, et qu'il n'ouvrit surtout pas la voie à la liberté de tous. Les pharisiens finissent par se rendre compte de la force de ce personnage qui entre humblement sur le petit d'une ânesse, comme les rois d'Israël qui venaient au service du peuple avant lui et ils disent : « *Vous voyez que vous n'y pouvez rien : le monde s'en est allé à sa suite !* ».

Oui, le monde s'en est allé à sa suite, alors ce monde-là, cette foule qui croit à la parole donnée, à la liberté toujours possible, cette foule, aujourd'hui, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous ensemble, si nous reconnaissons où est la force de vie, où est la promesse véridique, où est la vérité de nos existences en Dieu, alors nous serons si nombreux à marcher sur le même chemin que nous découragerons les voleurs, les brigands et les loups de ce monde. Et ceux qui ne croient pas à la liberté et à la justice diront entre eux encore aujourd'hui : « *Vous voyez que vous n'y pouvez rien : le monde s'en est allé à sa suite !* » AMEN.